

LE DÉCÈS ET LES OBSÈQUES DE PROUDHON (1) ...

22 Janvier 1865. Triste et bonne journée à la fois pour les révolutionnaires socialistes.

Nous venons d'enterrer Proudhon, mort à cinquante cinq ans à peine.

Ainsi que l'a justement fait remarquer Girardin dans la *Presse* de ce matin, c'est l'impuissance dans laquelle on l'a mis d'exercer son robuste talent de polémiste qui l'a tué.

Le livre en effet - et il savait le faire - ne suffisait pas à son tempérament de lutteur. Il lui fallait la discussion. C'était le journaliste par excellence.

Quelle brillante carrière, du 24 février au Deux-Décembre.

A cette date à jamais maudite entre toutes, fut pour toujours brisée sa plume vigoureuse, brutale même souvent, mais toujours fulgurante. Quels terribles éclairs en jaillissaient!

Et pourtant ce n'était pas toujours nos ennemis qui avaient à supporter la colère de ce rude sanglier. Quels furieux coups de boutoir il porta aux socialistes! De quels sarcasmes, de quelles injures même il poursuivit leurs diverses écoles fouriéristes et communistes de tout genre. Quelles bordées en reçurent les amis de Louis Blanc, ceux de Cabet, de Pierre Leroux et de Considerant!

Et cependant, à part ces chefs d'école qui peut-être ne lui ont pas encore pardonné ses injustes attaques, je ne crois pas que, parmi ceux d'entre nous dont il a le plus froissé les convictions, beaucoup lui en gardent rancune à cette heure. Et l'on a raison.

Car s'il a parfois été dur pour les écolâtres, il a, du même coup, puissamment contribué à débarrasser la Révolution sociale des mièvreries religieuses et du dogmatisme dans lesquels elle faisait fausse route et s'attardait.

Sans doute les conceptions positives de Proudhon sont bien au-dessous de celles qui excitaient sa colère: la chute prompte et misérable de sa fameuse *Banque du Peuple*, du succès de laquelle il répondait si solennellement, a prouvé son infériorité sous ce rapport. Mais les socialistes sincères de toutes les écoles ne lui seront jamais trop reconnaissants de les avoir contraints à sortir de leurs dogmes étroits, de leurs théories vagues de fraternité, et surtout de les avoir dégagés de tout principe autoritaire.

A ce titre, il a fait faire un pas de géant au socialisme qu'il a tiré pour toujours des griffes d'une énerve scolastique.

La bourgeoisie le comprenait bien ainsi.

Malgré l'étroitesse de ses théories sur la propriété et sa haine aveugle du communisme; malgré les rires dont cette bourgeoisie accueillait ses critiques acerbes contre les chefs d'écoles, Proudhon lui inspirait une véritable terreur.

Aussi ce ne fut point seulement le gouvernement du Deux-Décembre qui refusa de lui rendre sa plume de journaliste, mais aussi la presse, dite libérale, qui mit un soin jaloux à lui fermer ses colonnes.

(1) Titre de l'extrait choisit par *Anti.mythes*.

Elle organisa même la conspiration du silence contre ses livres; ce qui d'ailleurs n'en arrêta point la vente. Le *Manuel du spéculateur à la Bourse* entre autres, ainsi que sa *Justice dans la Révolution et dans l'Église* s'enlevèrent rapidement.

Mais ce succès ne valait pas pour le Franc-Comtois le tirage d'un seul article à cent mille exemplaires comme autrefois dans *le Peuple* ou la *Voix du Peuple* et il est mort de cette privation, plus que de la maladie de cœur dont il souffrait depuis dix ans.

Dès neuf heures du matin, la grande rue de Passy où se trouve la maison mortuaire est le rendez-vous de tous ceux qui veulent accompagner l'infatigable lutteur jusqu'à sa tombe.

Que de figures amies se retrouvent pour la première fois depuis bien longtemps, hélas!

On se presse les mains, on se raconte ce qu'on est devenu, les péripéties par lesquelles on a passé...

Pudeur ou négligence, on ne sait, point de police officielle, à l'exception des agents du quartier qui se contentent de faire place aux voitures.

Dans la cour, on a descendu une table, un fort cahier de papier blanc et ce qu'il faut pour écrire. Chacun signe. Le hasard me fait repasser la plume à Émile de Girardin. Je ne l'avais jamais vu, mais je le reconnais facilement d'après ses photographies très répandues. Il signe en effet «*Émile de Girardin*». Il paraît très ému. Peut-être le souvenir de ses anciennes luttes avec le mort lui revient-il en ce moment. Sa main a tremblé en signant. Il s'éloigne sans que personne semble l'avoir reconnu et va rejoindre Langlois et Duchêne, les organisateurs du convoi.

La foule a grossi. Nous sommes cinq à six mille.

Tout à coup le tambour retentit. Le bruit vient de la porte du Ranelagh, mais les détours de la rue ne laissent rien voir encore.

Le bruit augmente, se rapproche... et bientôt nous voyons apparaître de la troupe, colonel en tête.

La même pensée nous envahit: cette troupe est envoyée pour nous disperser et s'opposer à ce que nous suivions le convoi.

Aussitôt et d'un mouvement spontané nous serrons les rangs et barrons la chaussée. Les regards sont anxieux mais résolus. Il faudra que la troupe se retire ou nous passe sur le ventre. Un silence terrible a tout à coup succédé au brouhaha de nos conversations.

Langlois et Duchêne vont droit au colonel qui n'est plus qu'à cinquante pas à peine des premiers rangs. Langlois explique au colonel que Proudhon est mort et que la foule qu'il a sous les yeux est venue pour accompagner le corps jusqu'au cimetière.

Le colonel ne sait rien. Il revient de la promenade et retourne à la caserne de la Pépinière.

Comme il ne peut plus modifier son itinéraire, il dit à Langlois de faire ouvrir les rangs pour que ses hommes puissent continuer leur chemin.

On a compris. Les rangs se forment et la troupe s'engage entre deux haies vivantes.

Tout à coup une voix crie: «*Battez aux champs!*» Le colonel, instinctivement, lève son épée, la batterie funèbre s'exécute, les têtes se découvrent et le régiment défile devant la maison mortuaire en présentant les armes.

Une profonde émotion s'empare de tous. On s'étreint les mains en silence. Pas un cri, pas un mot dans cette foule dominée par un sentiment de fierté digne.

On se sent revivre. Tout n'est donc pas fini...

Au cimetière, Langlois, Chaudey et Massol prennent tour à tour la parole.

Ce dernier, ex-Saint-Simonien resté en dehors des compromis auxquels se sont livrés ses anciens amis, est demeuré fidèle à ses convictions socialistes.

Vénérable de la loge *La Renaissance*, Massol tente de révivifier la *Maçonnerie* en lui donnant une direction philosophique plus précise et en la débarrassant de ses formules et de ses pratiques mystiques et surannées. Tâche ingrate et stérile. - On ne ressuscite pas les morts.

Il retrace à grands traits la vie du prolétaire bisontin qui a remué tant d'idées; met en lumière son âpreté au travail, son activité de pensée, ses habitudes modestes, héritage de son père le tonnelier, habitudes qui jurent si heureusement avec celles de notre époque.

Massol enfin nous fait connaître Proudhon fidèle à ses amitiés, réservé devant de nouvelles relations, puis s'y donnant ensuite tout entier, sans réserve et sans même se soucier de l'abus qu'on peut faire d'un dévouement qu'il ne marchandait jamais.

Ce portrait est pour beaucoup une révélation. On s'était fait l'idée d'une sorte de sanglier toujours sur la défensive, toujours prêt à l'attaque et peu capable de tendresse.

Pour moi une chose me frappe durant ce discours. De grosses larmes roulent dans les yeux de Duchêne, le meilleur, le plus désintéressé et le plus indépendant à la fois des amis de Proudhon. Et pourtant il n'est pas, lui, d'une sensibilité facile à exciter.

La veille de l'enterrement, je soupais avec Pierre Dupont et Dupas, le pharmacien raspailliste qui, lui aussi, eut à supporter les plus indignes procédés de la part de l'irascible et peu sympathique chimiste.

Dupont, dans la journée, était allé à Passy présenter ses condoléances à Mme Proudhon. Il avait pu contempler une dernière fois la tête du grand penseur que Carjat était en train de reproduire en photographie.

Sous l'empire encore de l'impression produite sur lui par la majestueuse grandeur que la mort avait donnée à Proudhon, le chantre des *Ouvriers* et des *Paysans*, crayonna sur la table les vers suivants, dont Dupas et moi nous avons pris copie sous sa dictée:

Non, rien n'ôtera de ma vue
La grande tête que j'ai vue
Aujourd'hui!
Toujours vivante, quoique morte!
Il fallait, pour être aussi forte,
Qu'elle fût lui.
Lui, tout entier, Proudhon, cet homme
Qui n'a pu nous donner sa somme,
Tant nos esprits
S'égarèrent aux futilles choses;
Tant les effets cachent les causes;
Dans ce Paris!
Pourtant il faut que tu tressailles
Et donnes à ses funérailles,
Paris enfant,
Cette auréole sympathique
Qu'à ses héros donnait l'Attique,
Sois triomphant.
Sans tambour, clairons ni bannières,
Sans gémissements, sans prières,
Sois solennel!
Toi qui ris, pour une fois pense;
Proudhon ajoute à la science
Un immortel.

Les socialistes ont dignement réalisé le vœu de Pierre Dupont.

Il paraît qu'en haut lieu on est fort irrité de l'attitude correcte du lieutenant-colonel qui conduisait le régiment et a fait rendre les honneurs militaires à Proudhon.

Cet officier, réprimandé, vient de nier, par lettre publique, qu'il eût levé son épée pour ordonner de «*battre aux champs*» durant le défilé.

Les journaux officiels épiloguent sur la probabilité même d'une telle inconvenance.

A qui fera-t-on croire que cette batterie eût pu être exécutée sans ordre, pourtant?

Imbéciles! qui ne s'aperçoivent pas que leurs démentis ne changent rien au fait, avéré.

Ne comprennent-ils donc pas que plus ils le contestent plus ils en soulignent l'importance?

Gustave LEFRANÇAIS.
